

jacques christophe

9  
30

*mon Dieu  
me voilà...*

ps. 39

*henriette  
aymer  
de la  
chevalerie*

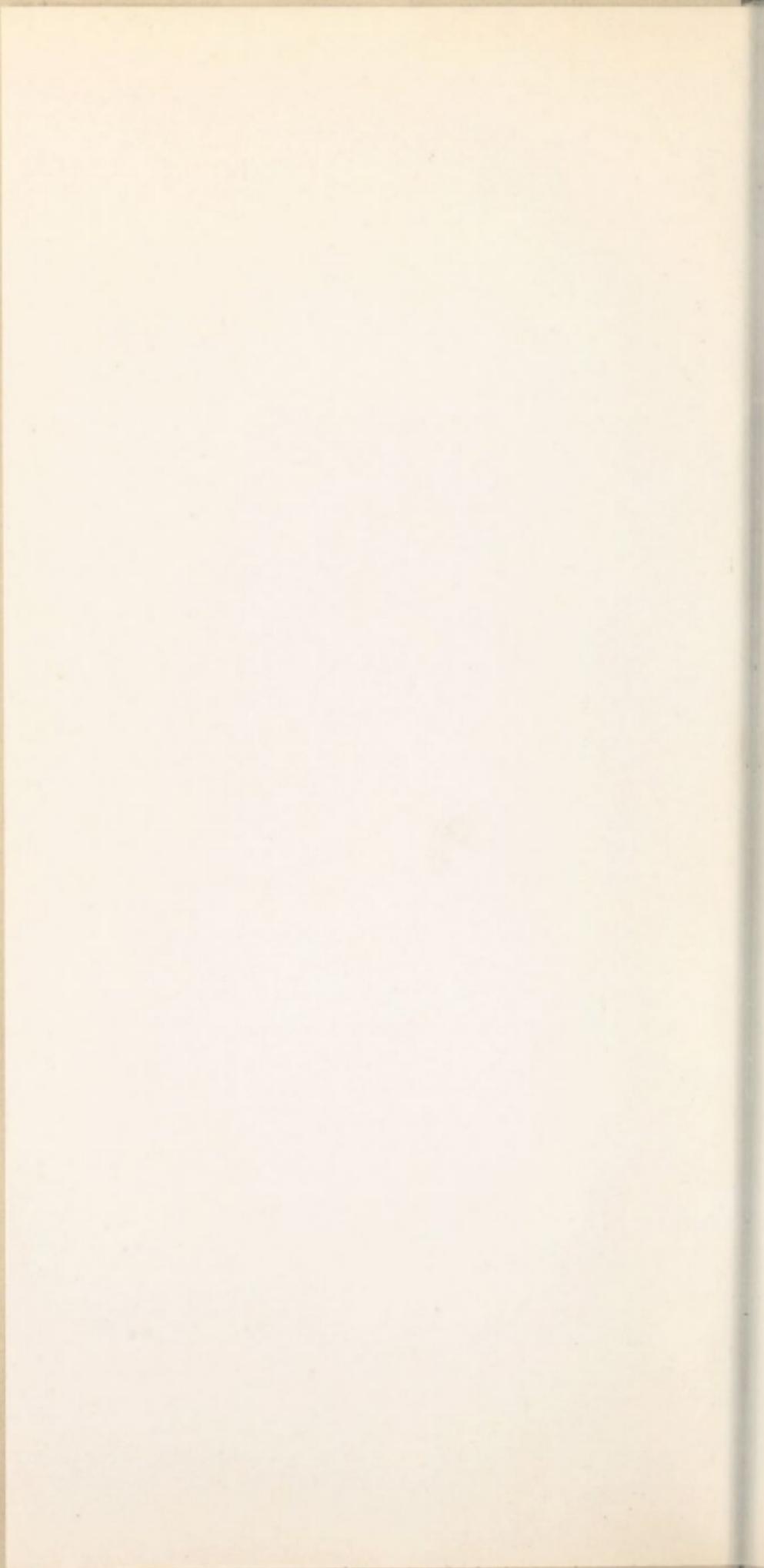
JACQUES CHRISTOPHE

## mon dieu, me voilà

Née le 11 août 1767, au château de la Chevalerie, dans les Deux-Sèvres, Henriette Aymer appartenait à une famille établie au Poitou depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Sa jeunesse brillante fut troublée par la tornade de 1793. Prisonnière pendant la Terreur, elle montra la force de son âme, sa lucidité et cette bonté qui devait lui valoir plus tard le nom de « Bonne Mère ».

Libérée, elle répondit d'un élan à un appel secret : « Mon Dieu, me voilà ». Ce fut un don total. Comme les congrégations religieuses étaient dispersées dans l'exil, Henriette Aymer, à travers toutes les difficultés, dans les circonstances les plus tragiques, créa un ordre, à la fois actif et contemplatif, voué à l'adoration, à la réparation, à l'apostolat, à l'éducation et à l'instruction des enfants, surtout des enfants pauvres. Elle assurait à ses élèves l'épanouissement physique, intellectuel, moral et l'acquisition de la sagesse des sages, le sens de la vie humaine qui débouche sur l'éternité.

Fondée au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour répondre aux « besoins des temps malheureux », la Congrégation des Sacrés-Cœurs et de l'Adoration Perpétuelle correspond parfaitement aux exigences des temps modernes. Son essor et son développement à travers le monde prouvent que la flamme allumée par la Bonne Mère est destinée à éclairer et à rassembler un nombre croissant d'âmes éprises d'absolu.



u

mod Dieu, me vaild

16<sup>e</sup> C. 19  
88866



JACQUES CHRISTOPHE

DU MÊME AUTEUR

mon Dieu, me voilà

ÉDITIONS GALLIMARD :  
Sainte Bernadette  
Sainte Catherine Labouré  
Sainte Marguerite-Marie  
ÉDITIONS DE MARIE-MÉDÉANNE :  
Une femme de saint amour (sainte Louise de Marillac).  
ÉDITIONS PLOU :  
Une dame à Dieu  
(Gouronné par l'Académie Française, prix Anais Bergier.)  
LA BONNE PRESSE :  
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus  
Sainte Marguerite-Marie  
ÉDITIONS ARMANCOLLES :  
Sainte Rose de Viterbe  
L.I.S.E. (Nos amis les saints) :  
Saint Martin.

16° Ln<sup>27</sup>  
88866

DU MÊME AUTEUR

ÉDITIONS SPES :

*Le gondolier des enfants perdus : saint Jérôme Emiliani.*  
(Couronné par la Société des Gens de Lettres, prix Petit-Bourg, 1965.)

ÉDITIONS GALLIMARD :

*Sainte Bernadette.*  
*Sainte Catherine Labouré.*  
*Sainte Hildegarde.*

ÉDITIONS DE MARIE-MÉDIATRICE :

*Une flamme du saint amour* (sainte Louise de Marillac).

ÉDITIONS PLON :

*Une âme à Dieu.*  
(Couronné par l'Académie Française, prix Anais Segalas.)

LA BONNE PRESSE :

*Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.*  
*Sainte Marguerite-Marie.*

ÉDITIONS FRANCISCAINES :

*Sainte Rose de Viterbe.*

E.I.S.E. (Nos amis les saints) :

*Saint Martin.*

JACQUES CHRISTOPHE

mon Dieu,  
me voilà

Henriette Aymer de la Chevalerie

MAME

JACQUES CHRISTOPHE

DU MÊME AUTEUR

mon Dieu  
me voilà



*Nihil obstat*  
Paris, le 27 novembre 1966  
H. DE COUËSSIN, s. s.

*Imprimatur*  
Paris, le 29 novembre 1966  
D. PEZERIL, v. g.

PRINTED IN FRANCE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.

© 1967. MAISON MAME

## préface

Quand, au lendemain de la victoire de 1918, nous entrons en Belgique, venant de Sedan, nous fûmes accueillis sur le bord de la route par un groupe de religieuses, habillées de blanc et portant sur leur scapulaire, en rouge, les Cœurs de Jésus et de Marie : c'étaient des sœurs de Picpus, congrégation éducatrice, qui s'étaient réfugiées là lors des lois françaises sur les associations. Je ne pensais pas que bien des années après j'aurais l'honneur de préfacier une vie de leur fondatrice, la Mère Henriette Aymer de la Chevalerie, écrite pour le deuxième centenaire de sa naissance.

Vie extraordinaire, qui débute sous l'Ancien Régime, qui se poursuit sous la Révolution, à travers les cachots et les misères, et qui aboutit à la fondation d'une congrégation nouvelle, réparatrice des horreurs de la Terreur et destinée à refaire une France chrétienne par l'éducation de sa jeunesse.

Associée à un prêtre, l'abbé Coudrin, qui devint lui aussi le fondateur des Pères, homologues des religieuses, après avoir subi avec elle les risques de la Révolution, elle rassemble rapidement des filles désireuses de se vouer à l'Amour divin. Poitiers, Mende, Paris enfin sont les étapes de l'implantation de ce nouvel institut. Et à Paris, le siège en est fixé au Couvent de Picpus, près des tombes de nombreuses victimes immolées sur l'échafaud révolutionnaire. La fondatrice meurt, après une vie austère, toute dévouée, traversée de faits extraordinaires, le 22 novembre 1834.

De ce Couvent de Picpus, en grand nombre sortent des femmes et des hommes qui vont porter jusqu'aux extrémités du monde le nom du Christ, la dévotion à la Vierge de la Paix vénérée au centre où leur vocation a pris sa source.

C'est cette extraordinaire aventure que Mme Jacques Christophe, qui n'en est pas à son premier essai biographique, nous conte. Puisse son récit faire connaître cette âme française vaillante : ce n'est pas superflu en notre temps qui a besoin de connaître d'autres femmes que les « idoles » dont les aventures n'illustrent que trop nos journaux.

† Jean-Julien WEBER

*Ancien Archevêque-Évêque de Strasbourg.*

# le Seigneur vient

1767-1784

*Je dis que le cœur aime  
l'être universel naturellement.*

PASCAL.

de ce Couvent de Florence en grand nombre sortent  
des hommes et des hommes qui vont parer jusqu'aux  
portées du monde le nom du Christ, la dévotion  
à la Vierge de la Paix vénéral au centre où leur  
voies a pris sa source.

C'est cette sainte et sainte que M. de Jussieu  
Christophe de Jussieu a écrit en 1701-1702  
1701-1702  
Je dis que le cœur aime  
l'être universel naturellement.

Je dis que le cœur aime  
l'être universel naturellement.  
PASCAL

## I Une famille heureuse

Le 11 août 1777, au château de la Chevalerie, à Saint-Georges de Noisé, dans les Deux-Sèvres, un anniversaire est fêté : les dix ans d'une petite fille. Henriette appartient à une maison établie au Poitou depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Son père, Louis Aymer, capitaine au régiment de Piémont-Infanterie, a reçu la croix de Saint-Louis sur le champ de bataille. Il est digne de ses ancêtres, de son blason (d'argent à une fasce composée de sable et de gueules) et de sa devise *Virtute et armis*. Blessé au siège de Prague, en 1742, il a pris part, deux ans plus tard, aux dures campagnes de Flandre. Ses enfants n'ont qu'à marcher sur ses traces, à regarder haut et à remporter le plus de victoires possibles.

Henriette est fière de son frère aîné, Louis, âgé de seize ans, page de la Grande Écurie, à Versailles. Quand il vient à la Chevalerie, il lui fait admirer la livrée du Roi, son bel habit bleu en drap de Sedan, couvert de galons de soie cramoisie et blanche, orné de boutons d'argent, sa cravate de mousseline terminée par un gros nœud de rubans rouges, son chapeau de castor à plumes blanches. Il est déjà bon danseur, excellent cavalier, et tire bien les armes. Ses séjours en famille sont courts, mais le petit Dominique (six ans) est un gentil compagnon de jeux pour sa sœur, soit qu'il gambade à sa poursuite, soit qu'ils grimpent ensemble sur leurs poneys et galopent dans

les allées du parc. Leurs rires montent jusqu'à la fenêtre à petits carreaux où veille le regard de la mère Marie-Louise de Vesançay. Beaucoup plus jeune que son époux, Mme Aymer aime le monde et ses fêtes. Son arbre généalogique, à elle aussi, est chargé d'écussons, d'armoiries.

Champigni, la gouvernante, arrête parfois les récréations de la sœur et du frère qu'elle renvoie à leur précepteur. Mais ce 11 août est un jour de congé et des bouquets sont apportés au château jusqu'au soir.

Henriette est traitée comme une petite reine. Ses parents ont pour elle une préférence parce que c'est une enfant irrésistible, aux yeux bleus rayonnants d'intelligence, aux beaux cheveux châtain clair. Son caractère est « porté à la gaieté<sup>1</sup> », d'une extrême vivacité, mais peut-être sa mère la trouve-t-elle trop précocement généreuse. N'assure-t-on pas que les grands cœurs souffrent plus que d'autres...

La nuit venue, dans sa chambre, Henriette réfléchit à tout ce qu'elle a entendu dire de sa naissance. Baptisée le 14 août, veille de l'Assomption de Notre-Dame, elle a été dotée de cinq prénoms : Louise-Victoire-Catherine-Henriette-Monique.

Elle eut pour parrain le comte de May, Nicolas, Victor de Félix, chevalier des Ordres du Roi, lieutenant général de ses armées, commandant pour Sa Majesté en Flandre, et gouverneur de Villefranche en Roussillon; et pour marraine, la duchesse de Châtillon, Adrienne, Émilie-Félicité de la Baume le Blanc de la Vallière. De grands noms et même illustres, mais le parrain et la marraine absents, étaient représentés par

1. Archives de Rome, Cassia.

le frère aîné d'Henriette, Louis Aymer, et par Catherine-Monique Aymer, sa jeune tante<sup>2</sup>.

Henriette a des protecteurs au paradis qui doivent collaborer avec ceux de la terre : saint Louis, saint Henri, sainte Monique, sainte Catherine, sainte Victoire. Elle a déjà lu quelques chapitres de la vie des saints. En chaire, le curé de sa paroisse parle de ceux qui sont vénérés spécialement en Poitou : Radegonde, Martin, Hilaire ont traversé des époques tragiques, comme des étoiles un ciel noir. Avant de s'endormir, Henriette prie avec ferveur. Elle remercie Dieu de lui avoir donné déjà dix années heureuses.

Mais elle attend un bonheur qui dépassera tous les bonheurs imaginables. Dans un an, un an et demi, elle recevra la visite de Celui que les livres de piété désignent par ces mots : le monarque des monarques, le roi des rois. Il faudra tout quitter pendant quelques mois pour se préparer à un si grand événement. Sa mère lui a dit qu'elle serait pensionnaire à l'abbaye bénédictine de Sainte-Croix, à Poitiers. Elle pourra parler au Seigneur, mais surtout, elle l'écouterà. Elle sait bien qu'il exaucera toutes ses prières. Elle ne lui refusera jamais rien.

## 2 *La saison tourne*

Dans le Haut-Poitou, pays du blé, il faut déjà penser aux semailles. L'hiver s'annonce, les longues veillées au coin du feu vont commencer.

2. Célibataire, alors âgée de trente-trois ans, elle avait fait toutes ses études à la Maison de Saint-Cyr fondée par Mme de Maintenon.

Le seigneur de la Chevalerie, Louis-René Aymer, se livre à de longues méditations dans le silence de son cabinet. Il a cinquante ans. Son épouse, Marie-Louise, de dix-sept ans plus jeune que lui, ne saurait entendre parler de ce qui l'inquiète.

Lui qui s'est montré toujours si hardi, si vaillant, il éprouve d'étranges malaises. Autre chose est de mourir en plein assaut, d'un élan, et d'épier dans l'immobilité l'ombre qui s'approche. Verra-t-il la moisson s'il voit les labours ? En dépit de l'espérance si tenace, il le sent bien, il ne pourra guider ses fils.

Le caractère de l'aîné, Louis, paraît déjà bien dessiné. Il sera fidèle et courageux. Mais Dominique aurait besoin d'être tenu par une main ferme. Qu'advient-il si cette main vient à manquer ?

Le père pense à la petite Henriette ? Pourvu qu'elle soit heureuse et que celui dont elle s'éprendra plus tard soit digne de son cœur.

Il pense à la France jalouée, détestée, menacée, au roi débonnaire, trop faible pour porter une succession trop lourde, à la jeune reine si brillante, guettée par des araignées venimeuses.

Il se tait. A quoi bon faire partager un lent supplice ? Tout abandonner au moment où tout devient passionnément intéressant ! L'électricité est pressentie, la machine à vapeur découverte. On annonce de nouvelles inventions dans le domaine de l'acoustique, de l'optique, du magnétisme. Un mot à la mode est celui-ci : le Progrès. L'esprit scientifique et l'esprit critique feront jaillir une source inépuisable de bonheurs. De cela il peut parler à sa femme. Un beau siècle va s'ouvrir. Et tant mieux pour les trois enfants bien-

aimés : Louis, Henriette, Dominique. Ah ! surtout Henriette !

Le seigneur de la Chevalerie se rencogne de plus en plus dans la bibliothèque du château. S'il ouvre un livre de prières, il peut très bien lire ce verset qui s'applique à son cas et à celui de tous les hommes :

« Rendez-nous capables de tout, Trinité féconde et bienfaisante, et faites succéder une lumière éternelle au petit nombre de jours que vous nous accordez sur la terre. »

Louis-René Aymer ne verra pas la moisson de cette année 1778. Le 10 juillet, après avoir reçu le sacrement de Pénitence et celui d'Extrême-Onction, il rend son âme à Dieu.

Le fils aîné ne pourra venir de Versailles pour assister aux obsèques. Le deuil sera conduit par un garçon de sept ans, Dominique. Il sera assisté de ses deux oncles : Louis-Charles-Philippe Aymer de la Chevalerie, prêtre licencié en l'Université de Poitiers, prieur commanditaire du Prieuré de Ligny et seigneur de Coudreau, et Dominique Aymer de la Chevalerie, Chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, haut et puissant seigneur des Terres et Comtés d'Eschillais et de la Bristière en Saintonge.

Henriette pleure, mais avant tout, elle s'efforce de consoler sa mère. Il faut donner au benjamin de bons exemples et de bons conseils.

### 3 *La petite crossière*

A son tour, Henriette quitte le château de la Chevalerie. Sa mère l'emmène à Poitiers et la présente à Mme Marie-Anne de Pérusse des Cars, abbesse depuis une trentaine d'années du monastère de Sainte-Croix, fondé au VI<sup>e</sup> siècle par Radegonde, reine de France.

Les jardins silencieux, les vastes salles d'un couvent ne sont pas toujours attrayants pour une enfant ordinaire. Henriette traverse, sur la pointe des pieds, les grands couloirs, elle s'arrête pour regarder la statue d'un saint ou d'une sainte, au milieu d'un préau, à l'entrée d'une cellule : saint Jean Baptiste, sainte Agnès, saint Jean l'Évangéliste. Tout lui plaît. Mais le plus beau pour cette petite âme, c'est la chapelle où le Seigneur donne audience ininterrompue, à tel point que les religieuses cloîtrées peuvent se vanter de vivre dans le palais du roi des rois.

Très vite la nouvelle élève est appréciée de ses professeurs : elle est si intelligente et si attentive. Ses compagnes l'aiment : elle est si droite et si bonne. L'abbesse pressent dans cette enfant une grande lumière, une grande force. Elle lui accorde un privilège : celui de crossière. Pendant les cérémonies, c'est Henriette qui tient dans sa petite main la crosse dorée, le sceptre, la houlette de la bergère. Curieux présage ! Les fils du seigneur de la Chevalerie portent l'épée, la fille unique a déjà trouvé une arme de paix. Des visites sont faites de temps à autre à l'enfant. Au

mois de novembre 1778, elle est mise en présence d'un personnage important, son cousin de Brémond, commandeur de Malte. Il s'est rendu à Poitiers pour assister à l'assemblée de son Ordre à la Toussaint. Une bénédictine accompagne l'élève au parloir. Elle dit tout d'abord : « Allez chercher vos cahiers, mademoiselle. »

En son absence, elle déclare au commandeur :

« Henriette est douée pour tout. Elle réussit dans tout ce qu'elle entreprend. Musicienne, elle joue très bien du clavecin et sa voix dépasse en clarté, en légèreté, celle des autres. Elle fait tourner son rouet et travaille à l'aiguille comme une petite fée. C'est la préférée de Mme l'Abbesse. »

Henriette montre ses cahiers à son cousin de Brémond. Il tourne lentement les pages ; il est satisfait. A son retour à Niort, il fait un rapport élogieux à son frère l'abbé qui en donnera un écho dans une lettre du 16 novembre, à Mme Aymer <sup>3</sup>.

Un autre jour, un prêtre vient faire passer un examen d'instruction religieuse à Sainte-Croix. Il est saisi par les réponses d'une élève que les questions les plus ardues ne font pas hésiter.

— Qui est donc cette enfant ? demande-t-il à l'abbesse.

— Henriette Aymer de la Chevalerie.

Elle ignore que le nom déjà noble prendra, grâce à cette petite fille, un éclat qui surpassera toute la gloire de la famille.

3. « Mlle Henriette est de la figure la plus noble et la plus intéressante, pleine d'esprit, réussissant à tout ce qu'elle entreprend, et généralement aimée de toute la communauté, mais d'une manière toute spéciale de Mme l'Abbesse. » Archives de Rome, Cassia.

*mame*

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

